

Marie Cosnay

*sanza lettere*

(road movie)



*Éditions de l'Attente*

c'est dans la fin du printemps, une qui sent l'été et ce qui vient après des temps déplorables, des temps de déploration, comme on est allé loin dans l'abaissement, on le sait après, à la fatigue consécutive, c'est dans la fin du printemps, j'éternue, des roses blanches et des iris m'ont poussé autour, la violence est passée comme si de rien n'était, ne laissant dans son sillage qu'une sorte de mollesse, un manque d'énergie et la débandade des muscles

on parle parfois avec certains qui ne comprennent pas, la débandade des muscles, ce que c'est de ne plus se lever, on peut être atteint d'une grave affection, on

ne pense plus, on peut aussi voir le jour durer cruel ignorant sans maladie dans une chambre minuscule qui donne sur les toits de Saint-Esprit, le jour crève de sa lame le sensible en nous le peu qu'on est la peau qu'on a la fine peau, on a beau avoir de l'idée on n'arrive pas à rejoindre ce qui est dehors et on parle parfois avec certains qui ne comprennent rien et qui disent Et si tu faisais un peu de sport

pas besoin de maladie pour l'alanguissement, un poète disait Comment les grandes choses sont-elles diable portées par ceux-là mêmes qui ne peuvent bouger le petit doigt, soudain d'eux des flammes jaillissent ils sont eux-mêmes la flamme bâtissent un empire et l'empire quel qu'il soit monte et tombera demain, ce sera sans défaut, l'écroulement le plus beau, plus beau que n'importe quelle érection, ce sera l'apothéose de l'écroulement

dans mon premier cauchemar la découpe est progressive, la mise à sac, j'ouvre un œil et constate le rapetissement, bien sûr il y a les alcools du pauvre mais rien qui justifie la métamorphose, c'est ainsi

chaque matin, je connais le rapetissement, un jour tu ouvres l'œil sur l'aube métallique, ce jour l'œil est plus grand que le front, dépasse un peu, c'est malin

le printemps a bien commencé quand je dis bien c'est de façon générale, on attend de savoir qui aura en charge les questions d'immigration qui sont des questions attaquantes et qui ont beaucoup attaqué, le printemps a bien commencé alors que mon univers a déjà légèrement glissé puis débandade des saisons qui ne se décident pas, le mois de mai persiste et les ciels d'une manière générale, rien à voir avec la météo, ne veulent pas crever, faudra bien que quelque chose s'arrache ou s'écorche

il faut croire que le rapetissement (la transformation) a des conséquences monstrueuses, on devient ogre un parasite, qu'est-ce que l'amour quand le corps n'est rien qui ne se défasse à chaque instant et quand l'application (le suivi, la portée) est inconstante comme l'est la forme

en réalité je n'ai pas besoin de cette saison de ciels  
aux peaux ténues, en réalité je n'ai besoin de rien  
pour m'aider à faire un balluchon rapide, ouvrir la  
porte du garage, tirer le portail rouillé, faire démar-  
rer la Peugeot rouge que Delphine m'a prêtée, tout  
quitter dans le vrombissement ou plutôt tout voir  
venir, recevoir

les images prennent les yeux, les capturent, les images  
cueillent les yeux, les reçoivent ou les recueillent  
comme les fruits de leur chasse, les fruits sont les  
yeux, cueillis bien cueillis par les peaux détachées  
des choses, les images. L'image attrape. L'œil on le  
voit pris, attrapé par l'image, emberlificoté dans les  
rets filandreux de l'image. J'ai pris mon sac à dos, au  
majeur gauche la bague bleue au liseré d'émail doré,  
la Peugeot a démarré en direction de l'A3

venue du sable des Landes et des amples forêts de  
pins qui asséchaient les marais ma mère assignait  
à chacun une place et semblait n'avoir pas pitié  
de ceux qui *sanza lettere* comme disait Léonard de  
Vinci de lui-même restent à leur place sans bouger,

hommes et femmes sans lettres, chacun à sa place et que personne ne bouge, ne possèdent pas les lettres aurait pensé ma mère sans savoir de quelles lettres il était question, sans cacher son hostilité envers ceux qui marchaient en sabots, traversaient des territoires, envers ceux sans lettres ou sans les lettres qu'il faut (avec les autres lettres, avec les muscles bandés, le cœur vif et une force de taureau), envers ceux qui allaient sans fatigue et surtout envers certaine, celle-ci, à la recherche de qui j'allais, moi, dans la vieille Peugeot 106 et rouge, vitre passager cassée et le vent s'engouffrant chaud au mois de mai – ma sœur ?

quant à moi ma mère disait Tu es la fatigue la fatigabilité l'or même de la fatigue tu es celui qui jamais ne casse ne se rompt, *celui*, disait ma mère, ça ne m'a pas échappé

j'ai roulé, mon sac à dos posé près de moi frémissait comme un poumon sous les vents. Dans la première ville où je me suis arrêtée était collé sur une vitrine, dans un magasin de coussins et de poupées chiffons, un feuillet arraché à un cahier d'école et une main

d'enfant avait sur le feuillet écrit un poème *le cœur petit des hommes*, j'ai retenu le début du poème puis j'ai compté le nombre d'appartements à louer dans le silence des rues le grand silence de la mi-mai

que personne ne bouge et quelle petitesse ceux qui n'ont pas les lettres mais tout ça se défait quand je roule, volettent de petits papillons, fleurs blanches gorgées de pollen, grands étaient pour la mère que je dis parmi ceux qui allaient en sabots les pères qu'elle plaçait en haut, père et ceux d'où il venait, tous très hauts, tous sabotiers échassiers gemmeurs *sanza lettere*, comme disait de lui-même Léonard de Vinci qui n'apprit pas le latin, tous ceux-là hommes sans lettres que ma mère admirait et auxquels elle voulait ressembler en ce qui concerne l'austérité et la sévérité

entre l'honneur proclamé de ceux à qui on est dû et le dégoût des mêmes, teinté de honte, il y avait une contradiction somme toute banale : tenir à ce qu'on fut et de tout cœur quand les ancêtres ont disparu, détester ce qu'on fut et ceux à qui on est dû de toute

sa vigueur mais bon sang pourquoi fallait-il que personne ne bouge, pourquoi le moindre mouvement faisait-il grincer les rouages d'une mère, d'une machinerie de famille

les places difficiles à prendre, des places fortes, on ne circulait pas, de la chambre à la cuisine c'était un dédale, alors dehors toute une affaire, il avait fallu lever les pieds sabotés, s'extirper quand on s'enfonçait, quel manque vertigineux du sens du fantastique chez ma mère, quelle pesanteur de la cuisine à la chambre et dehors on n'en parle pas, une affaire, escalade à ne pas tenter sous peine non d'échec mais de tristesse, sombre figure ma mère quand il était question des abordables et souriants dehors, ceux qui nous appelaient à eux ; soudain il n'y a plus de dehors

qu'il ne faille bouger de place soit mais qu'en était-il des sabots et des lettres, les sabots et les ignorances que ma mère aimait et portait aux nues chez les Jules et les Jean gemmeurs et sabotiers, c'étaient sabots et ignorances ailées c'étaient de subtils



sabots et ignorances, des germes de l'intelligence  
Mère de tout, c'étaient les sabots et les ignorances  
auxquelles ma mère vouait un culte détestant par  
la suite que l'on change de place, que quiconque  
change de place et de façon concomitante détestant  
que ses filles possèdent ces sabots cette ignorance-là  
(gracieuse et chère au demeurant)

par une opération hallucinante et hallucinatoire de  
clivage intérieur, les sabots et les ignorances étaient  
détestés aux pieds et aux têtes des filles de famille,  
bénis adorés quand ils étaient aux hommes des pins  
(au parler rude nègre) et ascendants

ingénieur ingénieux fabricant technicien Léonard  
avait fait ses écoles pratiques, jamais n'apprit le latin,  
il n'y avait dans sa langue toscane pas de termes pour  
les géométries et les travaux concordants aux siens  
de Nicolas de Cues son contemporain Léonard ne  
pouvait les lire, parmi ceux qui n'ont ni latin ni  
mots savants nombreux ceux qui n'ont rien à voir  
avec Léonard mais pour ce qui est de ma sœur en  
quête de qui je vais la comparaison est excellente,

c'est la plus belle la plus juste et la plus rigoureuse des comparaisons encore qu'il faudrait savoir si Léonard chantait, comment, s'il savait faire sortir du réservoir à chants des énergies vivaces, ce que ma sœur savait faire ad libitum, le réservoir se vidait se vidait mais jamais ces gens-là, *sanza lettere* aurait dit ma mère si elle en avait eu, ne regardaient à la dépense

celle qui courait la campagne et plus loin le monde en remontant jupes ou pantalons avait quelque chose de spécial – des sabots la force du taureau des chants lyriques une façon de courir sans remède et autre chose encore en quête de quoi j'allais

j'étais partie en catastrophe à la recherche d'une sœur à qui je raconterais ce qui s'est passé ici après que le mois de mai nous a d'une part porté ce qu'on attendait comme calme pour succéder à l'hystérie d'une fin de quinquennat, le soulagement qui est le nôtre après l'abaissement, dirais-je à ma sœur